HAL open science

Le problème de Whorf

Chloé Laplantine

To cite this version:

Chloé Laplantine. Le problème de Whorf. Valentina Bisconti; Anamaria Curea; Rossana De Angelis. Héritages, réceptions, écoles dans l'histoire des sciences du langage : avant et après Saussure, Presses Sorbonne Nouvelle, pp. 339-349, 2020, 978-2-37906-030-4. hal-02466329

HAL Id: hal-02466329

https://hal.science/hal-02466329v1

Submitted on 7 May 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LE PROBLEME DE WHORF

Indeed, it may be suspected that the highly synthetic and periodic structure of Eskimo would more easily bear the weight of Kant's terminology than his native German[1].

On trouve à la BnF, conservé depuis 2006 parmi les papiers d'Emile Benveniste, un cahier[2] contenant un brouillon de l'article « Catégories de pensée et catégories de langue »[3] [CPeCL], article publié en 1958, qui avait notamment suscité une réponse assez vive de Jacques Derrida en 1971[4]. L'article de Benveniste s'inscrit dans une tradition de textes concernant le rapport entre les langues et la vision du monde (Humboldt, Steinthal, Boas, Whorf, etc.). Son originalité est d'avoir pris un texte fondamental de la philosophie européenne, les Catégories d'Aristote, et de montrer qu'il opérait inconsciemment une projection en concepts de la grammaire de sa langue[5] : « C'est ce qu'on peut *dire* qui délimite et organise ce qu'on peut penser. La langue fournit la configuration fondamentale des propriétés reconnues par l'esprit aux choses » (CPeCL, p. 70). Les Catégories distinguées par Aristote, qui correspondent pour Benveniste avant tout à des catégories de langue, dépendent toutes de la notion d'« être » qui dans la langue apparaît dans la fonction de copule opérée par le verbe « être ». Cette situation linguistique est originale, le résultat d'une histoire de la langue et de la pensée, et incomparable avec l'expérience telle qu'elle se manifeste dans d'autres langues, comme le ewe dont Benveniste prend l'exemple, et où la notion d'être s'organise tout autrement et n'est pas au cœur de l'expérience linguistique et mentale. L'article se clôt sur le problème des langues particulières et des méthodes scientifiques, Benveniste répondant à un « relativisme linguistique » rigide en disant qu'il est « plus fructueux de concevoir l'esprit comme virtualité que comme cadre, comme dynamique que comme structure » (p.73), et que soumise aux exigences des méthodes scientifiques, la pensée « devient indépendante, non de la langue, mais des structures linguistiques particulières » (p.73). On est tenté de lire dans ce passage un écho et une réponse aux textes de B. L. Whorf sur l'absence de termes se rapportant au temps en hopi, particulièrement « An American Indian model of the universe » où celui-ci compare et oppose la représentation de la physique « moderne » et la Weltanschauung hopi[6]. On est également tenté de penser à la fin de l'article d'E. Sapir « The Grammarian and His Language », où celui établit une « relativité

---

[1] Edward Sapir, « The Grammarian and His Language » (1924), *Selected Writings of Edward Sapir in Language, Culture, and Personality*, David G. Mandelbaum (ed.), Berkeley and Los Angeles : University of California Press, 1963, p. 154.

[2] Don 06.15, Pochette 4. Le cahier porte sur sa couverture l'indication « Plusieurs articles », cette indication ne semblant pas autographe, et ayant certainement été ajoutée par Georges Redard, l'exécuteur testamentaire de Benveniste.

[3] Emile Benveniste, « Catégories de pensée et catégories de langue » (1958), *Problèmes de linguistique générale*, Paris : Gallimard, 1966, p. 63-74.

[4] Jacques Derrida, « Le supplément de copule », *Langage, 24, Epistémologie de la linguistique, Hommages à Emile Benveniste*, numéro dirigé par Julia Kristeva, Paris : Didier / Larousse, décembre 1971. Article repris par la suite (nouvelle version) dans *Marges de la philosophie*, Paris : Minuit 1972.

[5] Ce qui peut par exemple rappeler telle remarque d'E. Sapir cherchant à montrer l'importance déterminante de l'étude des langues, par exemple pour faire prendre conscience au philosophe que certaines de ses prétendues découvertes ne correspondent qu'à une phrase bien construite dans sa langue : « *he is likely to become the dupe of his speech-forms, which is equivalent to saying that the mould of his thought, which is typically a linguistic mould, is apt to be projected into his conception of the world* ». Edward Sapir, *op. cit.*, p. 157.

[6] « The relativity viewpoint of modern physics is one such view [description of the universe], conceived in mathematical terms and the Hopi Weltanschauung is another and quite different one, nonmathematical and linguistic », B. L. Whorf, « An American Indian model of the universe » (1936 ?), *Language Thought, and Reality*, John B. Caroll (ed.), Cambridge : MIT Press, 1956, 1993, p. 58.

de la forme de pensée » (*relativity of the form of thought*) en distinguant à partir d'un même phénomène physique – une pierre qui tombe – les analyses différentes opérées par des langues différentes.

On n'est donc pas totalement surpris de trouver dans les brouillons de l'article « CPeCL » des développements sur Whorf, mais aussi Humboldt. Déjà dans l'article « Remarques sur la fonction du langage dans la découverte freudienne » écrit dans les mêmes années (1956), on voyait Benveniste fonder sur un argument « relativiste » sa critique de l'étude de Karl Abel sur les sens opposés dans les langues primitive reprise par Freud dans sa recherche sur l'inconscient: « Mais ici chaque langue est spécifique et configure le monde à sa manière propre. Les distinctions que chaque langue manifeste doivent être rapportées à la logique particulière qui les soutient et non soumises d'emblée à une évaluation universelle[7] ».

Il a peut-être existé d'autres étapes préparatoires pour l'écriture de « CPeCL » (on n'en a pas trouvé), néanmoins il est intéressant de remarquer que dans le cahier conservé à la BNF l'ordre dans lequel les problèmes sont traités ne correspond pas à l'ordre de l'article publié. La discussion concernant le ewe apparaît dans les premiers feuillets, avant l'analyse des catégories d'Aristote, et d'autres notes entrecoupent l'écriture de l'article. La matière de ces notes n'apparait plus explicitement dans la version publiée : la réflexion sur Whorf et le problème du temps chez les Hopi (que Benveniste reprendra dans d'autres notes[8] datant apparemment de 1962 sous l'intitulé « Le problème de Whorf », et qui constituait un projet d'article pour la revue *L'Homme*[9]), ainsi que des notes prises sur deux textes : un article de Julius Stenzel de 1921 concernant l'influence de la langue grecque sur la formation des concepts philosophiques[10], et un ouvrage de Moritz Scheinert de 1908 sur la philosophie du langage de Humboldt[11]. Ces notes, qui ont certainement participé à l'élaboration de l'article et qui avaient peut-être déjà été mises de côté en vue de l'écriture d'un autre texte[12], font apparaître, en plus du propos que nous connaissons déjà (celui de l'article publié), une prise de distance critique et historienne par rapport à une tradition de textes travaillant à penser ensemble les formes de pensée et les formes linguistiques.

L'article de Stenzel concernant l'influence du grec sur la formation des concepts philosophiques, dans le point de vue qu'il développe et l'objet particulier de son étude, apparaît proche de celui de Benveniste. Il appuie son propos sur des passages de Humboldt, mais aussi de Goethe, comme ce passage de *l'Histoire de la théorie des couleurs* (non cité par Benveniste): « Combien eût été différent l'aspect scientifique de l'univers si la langue grecque était restée vivante et si elle s'était répandue à la place de la langue latine », opposant deux modèles d'univers et d'expression, l'un où « rien n'est déterminé, cloué, fixé par le mot », et l'autre où « le concept se solidifie dans le mot » ; une langue où l'expérience est

---

[7] Emile Benveniste, « Remarques sur la fonction du langage dans la découverte freudienne, *PLG*, p.82.

[8] Manuscrits conservés à la Bibliothèque nationale de France, parmi les « Papiers d'Orientalistes », sous la cote PAP.OR. 31, (3), f°209-213.

[9] Dans les archives du Collège de France, on trouve une liste (« Programme à New York ») écrite par Benveniste lors de sa traversée en bateau pour rejoindre New York (où allait se tenir le 9e Congrès International des Linguistes organisé par l'Université d'Harvard et le MIT (27-31 août 1962) et où il allait présenter lui même « Les niveaux de l'analyse linguistique »), « A bord du Flandre / Le 13 août 1962 / Un soir, la veille de l'arrivée ». Dans cette liste qui récence différents projets, il se propose notamment de « Choisir le thème d'un article pour L'Homme : - Conséquences linguistique / - Le problème de Malinowski (Coral Gardens) / - Le problème de Whorf / -L'expression interne des langues ». Dans le manuscrit [f°210] « *Paradoxe et erreur de Whorf* », Benveniste propose également le titre « « Modèles d'univers et structure linguistique ».

[10] Julius Stenzel, « Über den Einfluss der griechischen Sprache auf die philosophische Begriffsbildung », *Neue Jahrbücher für das klassische Altertum, Geschichte und Literatur*, Jahrgang 24 (1921), Band 47, S. 152–164.

[11] Moritz Scheinert, *Wilhelm von Humboldts Sprachphilosophie*, Archiv für die gesame Psychologie, XIII , Leipzig : Verlag von Wilhelm Engelmann, 1908.

[12] A la fin des notes sur l'article de Stenzel, on lit : « Utiliser ces notes pour une étude sur langue et mentalité » (Don 06.15, Pochette 4, f°13).

fondée par une expression verbale d'un côté et par l'usage de substantifs de l'autre[13]. Cette proposition de Goethe pourra nous rappeler, même si elle n'est pas citée par Benveniste, les remarques de ce dernier non pas sur le latin, mais sur la manière dont la philosophie platonicienne aura transformé une expérience dynamique du *ῥυθμός*[14] ou de l'*αἰών*[15] (éternité) en des objets maîtrisés et fixés. A la lecture de l'article de Stenzel ou en marge de celui-ci, Benveniste note un certain nombre de choses : tout d'abord, des traits importants de la langue grecque (le moyen, l'aoriste) et de la langue philosophique sanskrite (préfixes ou préverbes) ; puis, le caractère inconscient du langage et son indissociabilité de la pensée et de l'« accès à l'univers » (« Chaque progrès de l'enfant dans le maniement de la langue suppose ou permet un progrès dans le maniement des choses et dans l'accès à l'univers. Tout le maniement de la langue comme structure est inconscient » (f°12). Il note encore que les Grecs dont on considère la langue comme abstraite (par opposition aux langues primitives, qui seraient concrètes, ont « le mérite immense […] d'avoir fait des notions *sensorielles* le mode d'expression et de mesure des opérations *intellectuelles* (wɪd > εἰδέναι, ἴδέα, ἔιδος). Notion d' "entendement" » (f°12). Enfin, et comme il le développe lui-même dans son article[16] la capacité du grec à former des « noms verbaux », « de convertir tout procès en un objet et d'instituer entre ces « objets » nouveaux des relations pareilles à celles que nos sens nous apprennent à reconnaître dans le domaine de la nature » (f°12). On doit ici citer en intégralité un feuillet libre se trouvant dans le cahier et qui concerne la formulation aristotélicienne *τὸ τί ἦν εἶναι* (à laquelle Benveniste fait allusion dans « CPeCL » (p. 71), et Stenzel dans son article p.162) :

> *τὸ τί ἦν εἶναι*
> montrer à quel point ceci est lié à la structure linguistique particulière du grec : l'existence d'un article – la flexion nominale – l'existence d'un genre grammatical – le choix du neutre – la
> ~~1) l'existence d~~ compatibilité de l'article nom. neutre avec infinitif
> 2) – le pronom interrogatif indéfini avec de nouveau genre ~~et~~ nombre, cas –
> 3) et 4) existence de verbe comme distinct de nom - existence d'un verbe être – existence d'un infinitif - taxèmes d'ordre et d'accord syntaxe de l'ensemble.
> Néanmoins il fallait Aristote. (f°10)

Benveniste analyse la formulation d'Aristote d'un point de vue linguistique et avec une distance presque ethnographique, un peu comme s'il procédait à l'analyse d'une phrase énoncée dans une langue lointaine[17], pour faire apparaître à quel point la langue grecque prédisposait son expression. Cette analyse est tout aussi saisissante que celle qu'il pratique sur les catégories d'Aristote (cette dernière étant peut-être plus didactique) ; elle démonte un

---

[13] Johann W. von Goethe, *Geschichte der Farbenlehre*, Jubil. Ausg., XL, p. 177. *« Welch eine andere wissenschaftliche Ansicht würde die Welt gewonnen haben, wenn die griechische Sprache lebendig geblieben wäre und sich anstatt des Lateinischen verbreitet hätte. Das Griechische ist durchaus naiver, zu einem natürlichen, heitern, geistreichen, ästhetischen Vortrag glücklicher Naturansichten viel geschickter. Die Art, durch Verba, besonders durch Infinitive und Partizipien zu sprechen, macht jeden Ausdruck läßlich; es wird eigentlich durch das Wort nichts bestimmt, bepfählt und festgesetzt, es ist nur eine Andeutung, um den Gegenstand in der Einbildungskraft hervorzurufen. Die lateinische Sprache dagegen wird durch den Gebrauch der Substantiva entscheidend und befehlshaberisch. Der Begriff ist im Worte fertig aufgestellt, im Wort erstarrt, mit welchem nun als einem wirklichen Wesen verfahren wird ».*

[14] Voir Emile Benveniste, « La notion de "rythme" dans son expression linguistique », *Problèmes de linguistique générale*, t.1, Paris : Gallimard, 1966, p. 327-335.

[15] Voir Emile Benveniste, « Expression indo-européenne de l' "éternité" » (1937), repris dans *Langues, cultures, religions*, Limoges : Lambert-Lucas, 2015, p. 87-95.

[16] « CPeCL, » p. 71 : « En outre "être" peut devenir, grâce à l'article, une notion nominale, traitée comme une chose. »

[17] Cette analyse rappelle aussi celle qu'il pratique lorsqu'il cherche à définir l'originalité de « la langue de Baudelaire » : « Il faut insister, pour la bien définir, sur l'originalité de la grammaire poétique de Baudelaire », E. Benveniste, *Baudelaire*, Limoges : Lambert-Lucas, 2011, p. 672-673. ms. 22, f°67/f°319.

édifice philosophique en montrant son fondement linguistique (inconscient), mais en même temps il ne manque pas de noter qu'une prédisposition linguistique n'est pas une imposition (la langue fasciste de Barthes), et que la langue-pensée est une histoire et avant tout la subjectivation d'un discours : « néanmoins il fallait Aristote ».

Concernant l'ouvrage de Steinert consacré à la philosophie du langage de Humboldt, Benveniste note (f°14-16) la place initiatrice de l'ouvrage *Über die Verschiedenheit des menschlichen Sprachbaues* de « tous les essais de typologie : Steinthal, Misteli, Finck, E. Lewy etc. et en Angleterre par James Byrne, Principles of the structure of language 1885 » (f°14). Il note encore que chez Humboldt la diversité des types de langues correspondent à une diversité de « *Geistes eigentümlichkeiten* » (« particularités de pensée »). Enfin, il s'intéresse à la notion de « symbolisme linguistique » et note quelques exemples (« En Guarani la voyelle finale du prétérit est plus ou moins allongée suivant qu'il s'agit d'un passé plus ou moins éloigné », « Importance, dans les langues du *Soudan*, du symbolisme linguistique ou de gestes vocaux », « dans les langues Hamites, vocalisme des pronoms démonstr. En rapport avec la distance » (f°15).

Les notes consacrées à Whorf confirment la référence implicite que l'on pouvait supposer (particulièrement à la fin de l'article) ; elles confirment aussi l'importance du terrain amérindien et des travaux américains à l'époque de son écriture. De juin à août 1950, Benveniste avait fait un premier long séjour américain grâce à des fonds de la Fondation Rockefeller, enseignant à l'Institute of Linguistics à Ann Arbor (organisé par la Linguistic Society of America), et donnant des conférences (Université du Michigan et de Chicago). Dès son retour il met en route le projet d'une conférence réunissant des linguistes européens et américains autour de la notion de *meaning*, ceci en partie en réaction à la linguistique post-bloomfieldienne qui, selon lui, travaillait dans un oubli total de cette dimension du langage. C'est aussi à la suite de ce premier voyage[18], et toujours avec des fonds de la Fondation Rockefeller, que Benveniste mènera durant les été 1952 et 1953 des enquêtes ethnolinguistiques dans le Nord Ouest américain en documentant notamment les langues haida et tlingit.

Concernant cette importance de la linguistique américaine pour Benveniste, on trouve dans certains de ses textes des échos de la recommandation adressée aux linguistes par Franz Boas d'éviter autant que possible dans leur analyse des langues la projection des catégories européennes. Cette prise de distance, critique de l'ethnocentrisme, constitue pour lui une étape majeure dans l'histoire de la linguistique :

> Vers 1900, des hommes, et tout particulièrement des Américains, ont dit : « Vos conceptions sont irréelles ou, en tout cas, très partielles, vous ne tenez compte que d'une partie du monde linguistique : le monde indo-européen. Il y a une foule de langues qui échappent à vos catégories ». Cet avertissement a été très utile et ces langues, notamment les langues indiennes d'Amérique que j'ai personnellement étudiées, sont très instructives, parce qu'elles nous font connaître des types de catégorisation sémantique et de structure morphologique nettement différents de ceux que les linguistes formés dans la tradition classique considéraient comme inhérents à l'esprit humain[19].

Pour Sapir, à la suite de Boas, l'analyse linguistique qui permet de mettre en lumière la relativité des formes de langue et de pensée amène en même temps une libération pour soi-

---

[18] Il est également intéressant de noter la multiplication des références aux grammaires des langues américaines autour de 1950 et ensuite. Voir : Chloé Laplantine. 2013. « Emile Benveniste et les langues amérindiennes ». *History and Philosophy of the Language Sciences*. https://hiphilangsci.net/2013/10/02/emile-benveniste-et-les-langues-amerindiennes-4

[19] Emile Benveniste, « Ce langage qui fait l'histoire » (entretien avec Pierre Daix pour *Le Nouvel Observateur*), *Problèmes de linguistique générale*, 2, Paris, Gallimard, 1974, p. 34-35. Voir aussi : Emile Benveniste, « Tendances récentes en linguistique générale », *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard, 1966, p. 6.

même, un affranchissement par rapport aux absolus qui enchaînent la pensée : « *It is the appreciation of the relativity of the form of thought which results from linguistic studty that is perhaps the most liberalizing thing about it. What fetters the mind and benumbs the spirit is ever the dogged acceptance of absolutes*[20] ». Whorf, pour faire apparaître que l'univers conçu dans les langues européennes n'est qu'une représentation parmi d'autres, travaille dans plusieurs textes à comparer l'expérience telle qu'elle s'énonce dans cet ensemble de langues qu'il nomme SAE (*Standard Average European*) et telle qu'elle s'énonce en hopi. Le *problème* que discute Benveniste dans ces manuscrits est celui de l'absence en hopi, selon Whorf, de référence *implicite* ou *explicite* au « temps ». Il est possible que ce questionnement commencé à l'occasion de l'écriture de « CPeCL » ait participé à la réflexion qu'il développe spécifiquement quelques années plus tard sur le temps dans « Le langage et l'expérience humaine »[21] (1965), distinguant *temps physique*, *temps chronique* et *temps linguistique*.

On cite ici l'intégralité des manuscrits en question (dans les deux premiers, Benveniste traduit le début du texte de Whorf):

[f°1] Après une longue étude et une analyse attentive, <il apparaît que> la langue Hopi ne contient pas de mots, de formes grammaticales, de construction ou d'expression qui se rapportent directement à ce que nous appelons TEMPS, ou au passé, présent ou futur, ou à ce qui dure ou demeure, ou au mouvement en tant que cinematique plutôt que dynamique (c. à d. comme translation continue en espace et temps plutôt comme une démonstration d'un effort dynamique dans un certain procès) ou qui même se réfèrent à l'espace de ~~telle~~ manière à exclure cet élément d'extension ou d'existence que nous appelons TEMPS et <à laisser> ainsi par implication un résidu auquel on pourrait se référer comme TEMPS. Par suite, la langue Hopi ne contient aucune référence, explicite ou implicite, au temps.

En même temps, la langue Hopi est capable <d'enregistrer> de rendre ~~compte~~ et de décrirecorrectement, en un sens pragmatique ou opérationnel, tous les phénomènes observables de l'univers.

On n'en finirait pas de décrire cette richesse. Mais c'est dans cette situation linguistique que se définissent <naissent> les magnifiques images ~~sur l'être~~ du poème de Parménide ou les [procèdent] ~~les développements [philosophiques]~~ <la métaphysique grecque de l'être,>

[f°7] Discussion de Whorf

Whorf part de cette constatation que ~~le Hopi~~ la langue Hopi ne contient aucune référence, explicite ou implicite, au temps.

Il en infère que le hopi n'est en rien infériorisé par là. Simplement il présente une vue de l'univers qui n'est pas imprégnée comme la nôtre de l'idée de temps. « De même qu'il est possible d'avoir n'importe quel nombre de géométries non Euclidiennes qui rendent ~~un~~ compte avec une égale perfection de configurations spatiales, de même il est possible d'avoir des descriptions de l'univers, toutes également valides, qui ne contiennent pas les contrastes qui nous sont familiers de l'espace et du temps. Le point de vue relativiste de la phys. moderne est une de ces vues, conçue en termes mathématiques, et la Weltanschauung Hopi en est une autre, toute différente, non-mathématique et linguistique ».

(Traduire passage sur opposition du manifesté / manifestant ou objectif / subjectif)

[f°8] On a ~~ainsi~~ ici l'impression que ce que Whorf dénonce comme une différence dans la « métaphysique » du monde impliquée respectivement par le Hopi et par une langue a) comme l'anglais représente en réalité une organisation toute différente de la morphologie et des catégories morphologiques ~~mais~~

1) Whorf applique au Hopi une analyse très pénétrante et en dégage des caractères fort subtils
mais pour nos langues il se contente d'une définition très rapide, <a)> comme si la chose était si évidente.

b) en assimilant en une seule définition <trois domaines différents> (la métaphysique sous-jacente à notre langage, à notre pensée et à notre culture)

---

[20] E. Sapir, *op. cit*., p. 159. « L'étude linguistique nous fait prendre conscience de la relativité de la forme de pensée et, en cela, elle accomplit une œuvre d'affranchissement : car ce qui enchaîne la pensée et paralyse l'esprit est toujours l'adhésion obstinée aux absolus » (Sapir, *Linguistique*, Gallimard, p.129) ». Un peu plus haut dans le texte il écrivait que « d'innocentes catégories linguistiques peuvent revêtir l'aspect redoutable d'absolus cosmiques » (p.126).

[21] Voir *Problèmes de linguistique générale, 2*, p.67-78.

c) ~~et~~ en ramenant tout aux deux grandes forces cosmiques espace et temps. d) en ~~les~~ négligeant toute analyse linguistique pour les langues confrontées au Hopi, comme si nous savions déjà tout de l'organisation interne de nos langues *à ce niveau d'analyse*.
2) Il s'agirait de savoir si les deux analyses sont symétriques, c'est-à-dire a) si l'anglais < ou en tt cas le russe> ne comporterait pas certaines catégories de type Hopi – b) si le Hopi est si complètement étranger que le dit Whorf à l'idée de temps. En réalité les notions d'inceptifs, <de segmentatif> de terminatif que Wh. a décelées si ingénieusement en Hopi, ne sont pas étrangères. En réalité la division passé/présent/futur n'est nullement inhérente au type indo-européen. En sémitique un même temps peut être passé ou futur, et cependant [f°9] cette philosophie < « métaphysique »> inhérente à la langue n'a pas empêché l'élaboration d'une philosophie et d'une science qui, paradoxalement s'il y avait là vraiment contradiction, s'est attachée avec minutie au comput du temps et à l'observation des phases des astres. C'est la preuve qu'au moins il n'y avait pas de fatalité <initiale> ~~linguistique.~~ dans l'orientation de la pensée, du fait de la langue.

En réalité ce que Whorf a fait consiste en ceci : il a transcrit en termes « philosophiques » ce qui est proprement une organisation linguistique ; il a tourné en « concepts » des notions <formelles> qui ne se transforment jamais en contenu explicite mais restent des cadres morphologiques.

Suivent ici les feuillets écrits sur des supports divers – l'un d'eux au verso d'un bulletin d'emprunt daté de 1963 –, et rassemblés à la BnF dans une pochette intitulée « Le problème de Whorf »[22]:

[f°209] Le problème de Whorf

La confusion qu'il s'agit de mettre au jour entre la « physique » ~~de la~~ <inhérente à> la langue Hopi et la « physique » inhérente aux langues occidentales modernes est que cette dernière *n'est pas* la physique *explicite* de la science occidentale, que celle-ci ne trouve justement pas dans la langue ordinaire d'expression adéquate et doit se forger des symboles nouveaux, en somme que la physique occidentale se constitue *contre* les cadres de la structure linguistique. Cela revient à dire que la langue n'influe pas sur la théorie physique *scientifique* et *consciente*, même si elle influe sur la représentation « naïve » des mêmes phénomènes (le soleil *se lève*, le temps *passe*, le jour baisse, etc.). Or en Hopi il n'y a pas de physique « consciente »

[f°210] *Paradoxe et erreur de Whorf*

En essentiel et très condensé. Whorf confond la vue <implicite> de l'univers qu'il extrait du plus profond de la langue hopi (les 2 aspects manifesté = passé ou présent, se manifestant, surtout futur, au cœur de l'homme, des choses ou du Cosmos) avec la vue de l'univers que la réflexion construit explicitement et lentement, par approximations d'expériences.
Titre d'une étude : « Modèles d'univers et structure linguistique ».
relire Hadot Rev. ~~Philosophie~~ <Metaph.>1962, 330 sq[23].

[f°211] *Le problème de Whorf*

Revoir ses propositions pour ne pas confondre ce qu'il dit avec ce qu'on lui a fait dire.

Au fond il manque à distinguer ce que G. Boole appelle *propositions primaires* exprimant relation entre les choses, et *propositions secondaires* exprimant relation entre les propositions (si… alors, ou … ou, relation de vérité ou [fausseté]).

Les propositions primaires ne conduisent pas nécessairement aux propositions secondaires. De même la différence d'expression *dans les propositions primaires* entre le Hopi et l'anglais n'implique pas que le Hopi et l'anglais conduisent nécessairement à des *propositions secondaires différentes*, ni à des édifices de propositions secondaires que sont les philosophies scientifiques.

[f°212] Whorf

En somme l'idée de Whorf est que les structures linguistiques influent sur la structure de la *perception*.

Ainsi, Benveniste fait remarquer que si Whorf pratique une analyse linguistique du hopi en posant que les formes linguistiques influencent la perception du monde, il ne pratique pas une analyse symétrique sur l'anglais et se satisfait seulement d'un a priori sur la représentation du temps dans le monde européen. Pour Benveniste il s'agit de distinguer une représentation *naïve* et *implicite* formée dans et par la langue (le soleil se lève, se couche) et

[22] « Le problème de Whorf », PAP.OR. 31, (3), f°209-212. Manuscrits conservés dans la collection des manuscrits de la BnF.
[23] Pierre Hadot, « Jeux de langage et Philosophie », *Revue de Métaphysique et de Morale*, 1962, p. 330 sq.

une représentation *explicite*, correspondant aux constructions philosophiques ou scientifiques[24] se forgeant *contre les cadres de la structure linguistique* (« Cela revient à dire que la langue n'influe pas sur la théorie physique *scientifique* et *consciente*, même si elle influe sur la représentation « naïve » des mêmes phénomènes », f°209). En cela ce que Whorf met au jour par son analyse des formes linguistiques n'est pas une philosophie explicite mais une grammaire (« En réalité ce que Whorf a fait consiste en ceci : il a transcrit en termes « philosophiques » ce qui est proprement une organisation linguistique ; il a tourné en « concepts » des notions <formelles> qui ne se transforment jamais en contenu explicite mais restent des cadres morphologiques », f°7). Les Hopis n'ont pas développé une philosophie explicite du « manifestant » et du « manifesté ». Whorf confond donc deux niveaux d'analyse. Benveniste remarque encore qu'on peut très bien trouver des peuples dont la langue ne distingue pas de temps mais ayant développé une science qui s'est attachée avec précision à une description du temps physique. Ainsi, il arrive à la conclusion qu'il n'y a pas « de fatalité <initiale> ~~linguistique.~~ dans l'orientation de la pensée, du fait de la langue » (f°7), de la même manière que dans l'article « CPeCL », où il concluait qu'« il est plus fructueux de concevoir l'esprit comme virtualité que comme cadre comme dynamisme que comme structure » (p. 73). « Mais il fallait Aristote ».

Ce qui apparaît à la lecture de ces manuscrits, c'est l'avancée que le texte de Whorf permet à Benveniste. « Le problème de Whorf », ou « Discussion de Whorf », ce n'est pas seulement l'identification des défauts d'un raisonnement pour le balayer, mais au contraire un problème posé par Whorf qui ouvre une discussion neuve et permet d'avancer et de préciser mieux le rapport que l'on peut établir entre les formes de la langue et de la pensée.

Chloé Laplantine

[24] Pour penser ces deux niveaux de représentation, *implicite* et *explicite*, inconscient et *conscient*, Benveniste fait référence au travail du logicien G. Boole et à sa distinction entre *proposition primaire* et *proposition secondaire*.